

Pour non-liseurs

Maryse Barbance et Jean-Pierre Issenhuth

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32634ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barbance, M. & Issenhuth, J.-P. (1999). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 41(6), 111–116.

Pour non-liseurs

MARYSE BARBANCE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

Amours et oignons verts

Claire Martin, Toute la vie, Québec, L'instant même, 1999.

« L'inattendu, toujours », titre de l'une des quatre nouvelles inédites que comprend le recueil, me paraît donner le ton à cet ensemble de textes écrits entre 1959 et 1999. Les personnages de Claire Martin ne cessent en effet de surprendre. Non qu'ils obéissent à quelque savant montage ou se voient projetés dans des aventures extraordinaires. Non, leurs histoires sont on ne peut plus ordinaires, et s'ils surprennent, c'est simplement par leur façon d'être, leurs remarques, ou le regard incisif, parfois acerbe, souvent moqueur, qu'ils portent sur la vie : soudain, par leur intermédiaire, nous voyons autrement, et souvent nous avons le sentiment de voir mieux. Pas très moraux, souvent même un peu lâches, remplis d'illusions ou carrément en colère — je pense à la voyageuse de *Paris-Montréal* qui « hait le monde entier, ce soir » ; comme cela fait du bien ! —, ces derniers, autant que la narratrice, nous entraînent au fil de réflexions pour le moins vives, voire critiques. Pensons à « Toute la vie » où il est si bien dit que « (l')amour sait bien que la mort est son alliée »... Ou à « Un fleuve » : « Quand la beauté est d'une espèce rare, elle est souvent méconnue, tandis que la laideur est presque toujours acceptée, car on a tous les jours des motifs de s'y habituer. » À bon entendeur !

Et puis il y a autre chose dans l'œuvre de Claire Martin. En contrepoids à la lucidité, qui fait parfois violence, une joie de vivre, une fraîcheur qui donnent le sentiment que tout peut recommencer à chaque instant — qu'on lise « Les oignons verts » — comme cela fait du bien *aussi* ! Et qu'on se rappelle les derniers mots de *Doux amer*¹ : « Un point d'eau qui sourd péniblement des profondeurs suscite une brindille. Les oasis ne naissent pas autrement. »

Sans compter l'humour, aussi décapant que léger, qui nous amuse autant de nous-mêmes que de nos congénères — irrésistiblement. Je pense à l'évocation d'Ottawa dans « La nouvelle chanson » : « Vers huit heures, on revoit quelques originaux. À neuf heures, les rues sont désertes. On pourrait mourir discrètement, sur un coin de trottoir, sans déranger personne. Sauf bien sûr, dans la rue Rideau [...]. Le samedi c'est un peu mieux. Mais le dimanche, LE DIMANCHE !

— J'ai envie d'aller me promener toute nue, dit hebdomadairement Constance, pour voir combien d'heures cela va me prendre pour causer un attroupement » ...

Et enfin, cet élément essentiel qui traverse l'œuvre de l'auteure. Plus qu'un élément, un point de vue d'autant plus important qu'il est rare : celui d'une femme qui n'épargne à son genre ni sa bêtise ni sa fragilité, sans le juger pour autant, et en lui restituant au moins une partie de son intelligence et de sa force. Quand je lis Claire Martin, la femme que je suis retrouve son regard. Ne faut-il pas une femme pour s'amuser d'un homme comme elle le fait dans « Ceci est une histoire vraie » : « Grand, un peu gros, des mains inquiétantes. Bref, à première vue, rien pour plaire, et néanmoins il plaisait beaucoup. Il avait une femme charmante, une maîtresse brillante, et toujours deux ou trois petites intrigues en route. Sa femme étant

1. *Doux amer*, publié en 1960, vient d'être réédité dans la Bibliothèque québécoise, Montréal, 1999.

un peu plus jeune que lui de cinq ou six ans, comme c'est l'usage; sa maîtresse, d'une bonne quinzaine d'années. C'est l'usage aussi. Quant aux aventures, pourvu que la majorité y soit! » On se rappelle aussi Barbara dans *Doux amer*, son inconstance peut-être, son arrivisme sans doute, mais aussi sa volonté, sa vérité et sa liberté. On ne saurait non plus oublier l'acuité du regard que la fillette, évoluant *Dans un gant de fer*², porte sur la famille autant que sur la religion, et particulièrement sur la situation de sa mère et de ses sœurs: « Il lisait beaucoup [le père], mais dès qu'il surprenait l'une d'entre nous un livre à la main, il se fâchait tout rouge. Petite, je n'arrivais pas à concilier ces deux attitudes. J'ai fini par comprendre que les femmes ne doivent pas lire. C'est une occupation qui doit demeurer strictement masculine. Si on laisse les femmes lire, elles risquent, primo, de s'imaginer qu'elles comprennent et, secundo, d'en conclure qu'elles ont un cerveau dans la tête. » Nous ne sommes plus dans les années soixante, années de la publication du livre, et pourtant...

À propos de femmes, mais cette fois vues par une femme, la narratrice note dans « Combien j'ai douce souvenance »: « [...] son gendre, dit-elle (la femme de ménage), ne lui "amène" sa fille qu'une fois par année. Le ton est plein de reproche. Ce sont, dans l'esprit de Maria, les maris qui amènent leurs femmes qui, autrement, ne bougent pas »...

La vivacité du regard de Claire Martin, la légèreté de sa plume, font, eux, bien bouger les choses. Ma seule réserve touche l'hétérogénéité des textes réunis dans le recueil.

M. B.

2. *Dans un gant de fer: la joue gauche*, publié en 1965, et *Dans un gant de fer: la joue droite*, publié en 1966, seront bientôt réédités par la Bibliothèque québécoise, Montréal, 1999 et 2000.

En route pour l'hiver

Je trouve trop rarement des livres qui savent me donner le pressentiment que leur auteur partage un peu mon chemin, et c'est avec joie que j'ai découvert dernièrement *Winter*, de Rick Bass (traduit de l'américain par Béatrice Vierende, Paris, Hoëbeke, 1998, 204 p.). J'y ai aimé dès le début la couverture (un tableau hivernal, nocturne, avec neige, maison de bois sombre et petite fenêtre allumée), le nom de la collection à laquelle appartient le livre (« Le Grand Dehors ») et les phrases de Barry Lopez (sur les bœufs musqués) placées en exergue. La suite ne m'a pas déçu, sauf par endroits où le bavardage prend le pas sur les aperçus singuliers. Origine du livre : avec sa compagne Elizabeth (peintre), Rick Bass (écrivain) fuit le sud des États-Unis vers une vallée du Montana, pour y devenir gardien d'une propriété isolée. *Winter* est le journal intermittent du premier hiver là-bas, près de la frontière de la Colombie-Britannique. Principal motif de cette fuite : « Je me cache, ici dans les montagnes — ça ne fait aucun doute. La décrépitude de notre nation est exaspérante. Nous sommes vraiment en train de sombrer dans le gâtisme. J'ai l'impression que nous sommes tout proches de la fin. » (p. 119) Bass ne se juge pas indemne de cette décrépitude : « [...] je m'en suis voulu à mort de m'être permis de critiquer le déclin des critères américains, [...] puisque je ne valais pas mieux qu'un autre, que j'étais tout aussi responsable de ce déclin que mes concitoyens [...] » (p. 185). Voilà donc ce que fuit l'auteur, en lui

et hors de lui, en allant se colleter sans intermédiaires avec le monde naturel et réel, qu'une bonne part de l'entreprise contemporaine tend à escamoter en le réduisant à un insignifiant décor de loisirs où ne devrait jamais tomber une goutte de pluie. L'accent est mis sur l'évocation éclatante et précise de la vie quotidienne, à titre d'assurance contre l'angoisse, de conjuration des cauchemars, dirait-on, dans un style qui donne de l'importance aux clôtures (fermeture du paragraphe ou des observations du jour, ou abandon volontaire de la fermeture, pour diverses raisons), car Bass, qui a appris qu'il faut « toujours refermer ce que l'on a ouvert » (p. 183), s'interroge sur « la façon dont les ouvertures sont refermées dans les grands romans, dont les ouvertures de tout premier ordre sont tellement tendues qu'elles resteront debout de toute éternité » (p. 188). Lecteurs, comprenez-vous quelque chose à ces ouvertures tendues et debout ? Moi, pas du tout, mais avec votre intelligence, vous comprendrez en lisant le livre. Si je ne m'abuse, le fond du projet de Bass est d'essayer de contrôler son existence dans ce monde : « Simplement, comme disait Thoreau, la plupart d'entre nous [les habitants de la vallée] veulent examiner leur vie, en même temps que le monde qui les entoure — un monde qui, ici dans les montagnes, vous me croirez si vous voulez, n'est pas tant contrôlé par les autres que par soi-même. » (p. 147)

J.-P. I.

La fascination du nombre

1

Le bulletin du Cinéma du parc de septembre m'apprend qu'une certaine Grace Quek, alias Annabel Chong, vient de fracasser un record du monde détenu par la Hollande :

elle s'est envoyée 251 hommes en 10 heures.

Gardons la tête froide.

Un homme toutes les trois minutes, c'est respectable, mais je suis persuadé qu'en sélectionnant des éjaculateurs précoces, on porterait facilement le score à 342.

Un peu de jugeote, Annabel, et encore un effort ! Des retombées économiques en dépendent.

2

À la quatrième page du cahier *Livres du Devoir* du 19 septembre, j'apprends que Trois-Rivières va s'envoyer 114 poètes (111 actifs et 3 décédés) en 10 jours. (Les poètes sont numérotés ; même les morts ont un numéro de dossier.)

Gardons la tête froide.

Un poète à l'heure, c'est respectable, mais je suis persuadé qu'en ratissant convenablement les avenues, les ruelles, les routes rurales, les cimetières et le DOLQ, on porterait facilement le score à un poète toutes les dix minutes.

Un peu de jugeote, Gaston, et encore un effort ! Des retombées économiques en dépendent.

J.-P. I.